



Ronnie Wood, Mick Jagger, Keith Richards et Darryl Jones, le 19 juillet 1995, à la Brixton Academy de Londres. reynard

## Les Rolling Stones dans le plus simple appareil

Le coffret «Totally Stripped» rassemble des concerts donnés en petit comité en 1995, en marge du Voodoo Lounge Tour

Du 1<sup>er</sup> août 1994 au 30 août 1995, le groupe britannique The Rolling Stones, éminent représentant du rock classique, a été en tournée dans le monde entier. Cent vingt-neuf concerts, d'Amérique du Nord d'abord, puis l'Australie, la Nouvelle-Zélande et, enfin, l'Europe. Du grand spectacle dans des stades sous le nom Voodoo Lounge Tour. Sauf pour une poignée de concerts, en marge des soirées dans les lieux sportifs, dans des salles moyennes. Au Paradiso, à Amsterdam, les 26 et 27 mai 1995, à l'Olympia parisien, le 3 juillet, et à la Brixton Academy de Londres, le 19.

Des extraits de ces concerts ainsi que de répétitions à Tokyo et Lisbonne avaient été sélectionnés et rassemblés dans un album intitulé *Stripped*, publié en novembre 1995. L'album connaît aujourd'hui un succès sous forme de coffret, *Totally Stripped*, en un CD (et un seul titre commun avec l'album original), trois DVD (ou Blu-Ray) des concerts au

**C'est en sextette que les meilleurs moments de cette édition se font entendre**

Paradiso (celui du 26 mai), l'Olympia et la Brixton Academy, et un quatrième avec un documentaire qui mêle extraits des concerts, répétitions, entretiens avec les musiciens et scènes de coulisses – avec pour mot d'ordre d'affirmer que cela aura été une sacrée chouette et fantastique aventure.

*Stripped* («dénudé», «dépoillé») pour dire que les Stones étaient là dans le plus simple appareil, sans fumigènes, écrans géants, décors et feux d'artifice. Ces concerts, dont les places avaient été vendues en quelques minutes après leur annonce dans les médias traditionnels – pas de réseaux sociaux alors – avaient

été présentés comme un retour aux sources des Stones, en petit comité, comme à leurs débuts dans les années 1960, avec un répertoire puisant dans des classiques, des raretés et des reprises.

Les trois «historiques» sont là: Mick Jagger (chant, harmonica), Keith Richards (guitare) et Charlie Watts (batterie), avec Ron Wood (guitare, arrivé en 1975) et Darryl Jones (basse et récent remplaçant du bassiste Bill Wyman). Si l'on ajoute le claviériste Chuck Leavell, on a pour l'instrumentation la forme initiale du groupe, quand Ian Stewart (1938-1983), au même poste, était le sixième Stone dans la première année d'existence du groupe fondé à la mi-1962.

**Tricotage des guitares**  
C'est ainsi, en sextette, que les meilleurs moments de cette édition augmentée – et du disque initial – se font entendre. En particulier dans le tricotage des guitares acoustiques et électriques de Richards et Wood. Lorsque choristes – la plaie du groupe depuis le

début des années 1990 – et vents sont conviés, le trop-plein des Stones en concert est accentué.

Question répertoire, on trouvera ici des retours vers les débuts avec les reprises de *Down in the Bottom*, du bluesman Willie Dixon, *Not Fade Away*, de Buddy Holly et Norman Petty, des chansons moins connues du duo Jagger-Richards comme *Connection*, *The Spider and The Fly*, *I Go Wild* ou *Black Limousine* (dont Ron Wood est cosignataire). Et puis l'habituelle liste de tubes (*Angie*, l'habituelle liste de tubes (*Angie*, *Honky Tonk Women*, *Brown Sugar*, *Miss You*, *Start Me Up*...), joués avec conviction, mais auxquels auraient pu être substitués, dans ce contexte, plus de raretés. ■

**SYLVAIN SICLER**  
*Totally Stripped*, de The Rolling Stones, 1 coffret de 3 CD et 4 DVD ou 4 Blu-ray Eagle Vision/Universal Music. Le film documentaire est disponible à l'unité en format DVD ou Blu-ray et en couplage avec 1 CD ou 1 double album vinyle.

## La chronique de François Boisrond, sténographe du monde

Le professeur des Beaux-Arts expose à l'école son œuvre sur papier

Depuis dix ans, l'une ou l'autre des professeurs des Beaux-Arts de Paris montrait ses travaux sur papier. Cette année, c'est François Boisrond. Né en 1959, il avouait longtemps son nom attaché à la figuration libre, à laquelle il a participé dans les années 1980. Depuis cette période héroïque, son dessin et sa peinture ont considérablement changé. Après le temps des simplifications et des aplats est venu celui d'observations de plus en plus complexes et de manières de créer non moins complexes. Les traits se sont brisés en angles ou tirés en sinuosités le long des corps et des visages. Une forme particulière de sténographie du monde est née et

Boisrond en a vérifié l'efficacité sur toutes sortes de motifs, croquis dans la ville, instants dans la chambre, passages dans les musées d'art ancien et les expositions d'art actuel. Ils forment une chronique, quelquefois discrètement autobiographique, souvent légèrement narquoise: ce que Baudelaire nommait «le peintre de la vie moderne» à propos de Constantin Guys, autre dessinateur de grande classe.

**Tissage de touches et taches**  
De ses promenades, Boisrond rapporte aussi à l'atelier les motifs de ses acryliques sur papier, où l'action de la lumière sur les surfaces et les formes est suggé-

rée par un tissage de touches et taches. Les couleurs vibrent, l'air circule.

Que le sujet soit un panneau publicitaire dans Paris ou le bassin de l'Arsenal à Venise – souvenir de Biennale évidemment –, Boisrond découvre les lignes orthogonales d'une composition soûlement géométrique et une multitude de nuances chromatiques dansantes. Ces paysages font songer à Seurat, ce qui est dire à quelle hauteur ils se situent. Quant aux deux scènes intimes à la lumière électrique d'une chambre, elles seraient à l'aise en compagnie des nus de Bonnard.

A cette anthologie, Boisrond a ajouté les *Uniformes*, galerie de fi-

gures en pied peintes pour la plupart en grisaille. Portraits? Déguisements? Comédies? Aveux à demi-mot? Allusions littéraires ou politiques? Il y a de tout cela à la fois, sans lourdeur, sans insistance et surtout sans explication superflue. Boisrond sait s'arrêter au bon moment. Cette justesse est rare. ■

**PHILIPPE DAGEN**  
François Boisrond, œuvres sur papier. Cabinet de dessins Jean Bonnat, Ensba, 14, rue Bonaparte, Paris 6<sup>e</sup>. Jusqu'au 15 juillet, du lundi au vendredi de 13 heures à 18 heures. 3 €. [beauxartsparis.com](http://beauxartsparis.com)

### SELECTION ALBUMS



JACOB COLLIER  
**In My Room**

Agé d'une vingtaine d'années, Jacob Collier est la dernière sensation en date dans la presse britannique, spécialiste ou généraliste. Un traitement à coups d'articles dithyrambiques réservés chaque semaine ou presque au tout-venant de la pop et du rock mais qui est plus rare pour un musicien plus ou moins en relation avec le jazz. In juillet 2015, *The Guardian* le qualifiait de «nouveau messie du jazz», rien que ça. La raison de ces emportements: une jolie voix, techniquement complète et, surtout, le fait que le jeune homme joue de nombreux instruments, claviers, percussions diverses, basse, guitare, etc. Démonstration avec un premier album, *In My Room*. Ce qui le place sur ce plan-là dans la lignée de Stevie Wonder, dont il reprend d'ailleurs un thème, et dont on entend l'influence ici, comme celle de Todd Rundgren ou Prince. Plutôt jazz-rock dans ses ambiances, avec des éléments de musiques du monde un peu comme chez Pat Metheny, *In My Room* est bien construit, indéniablement bien interprété. Mais les compositions de Collier, trop longues dans la plupart des cas, et surtout son recours systématique à la superposition vocale sans nécessité artistique, affaiblissent l'ensemble. ■ 5,5.

1 CD Qwest Records-Membran/Sony Music.



SUPERBUS  
**Sixtapes**

Sixième album pour Superbus. Et toujours un grand plaisir à retrouver la maîtrise pop-rock du groupe français fondé en 1999. Un disque dont l'enregistrement avait été confirmé en février alors que le bouton pause avait été enclenché depuis 2013. Sur la pochette arrière, les quatre piliers, la chanteuse Jennifer Ayache, les guitaristes Michel Giovannetti et Patrice Fouonne et le bassiste François Even. Un nouveau batteur, Jocelyn Moze, complète la formation actuelle. A la base rock, en puissance rythmique très maîtrisée qui fait du bien à entendre dans le paysage français actuel, Superbus combine des éléments électroniques. Une approche déjà explorée précédemment mais qui ici révèle un équilibre bien mené, une sorte de naturel. Des deux chansons, toutes bien tournées, accrocheuses, l'on pourra mettre plus particulièrement en avant *Strong and Beautiful*, le clin d'œil à Blondie et à Brigitte Bardot d'*On the River*, l'épique *Next Summer*, *Impensablement*, l'évidence pop-rock de *Jusqu'à la mer* et le dansant *The Lighter*.

■ 5,5.  
1 CD Warner Music.

### GALERIE

ÉMERIC LHUISSET

**Salon H**

Émeric Lhuisset n'est pas journaliste, mais artiste et expert en géopolitique. Ses images, vie vives, ressemblent à celles qui ont fait la gloire du photoreportage, mais, à mieux les regarder, il apparaît qu'elles n'ont rien de fortuit, ni de près sur le vif. Les compositions ressemblent à celles de la peinture de bataille du XIX<sup>e</sup> siècle, que Lhuisset fait jouer à des figurants. Les blessés ne sont pas, pas plus que les morts. Les postures sont avantageuses et les visages expressifs, rhétorique militaire de propagande qui est ici imitée pour en faire mieux voir les codes et les messages. Où est-on? En Syrie, où Lhuisset s'est lui-même rendu? En Irak, autre de ses destinations? Ou sur un plateau de cinéma ou un studio de télévision? Les guerres apparaissent dès lors au grand spectacle universel, dont elles sont l'une des attractions préférées. Tout en s'en défendant, le spectateur prend un plaisir mauvais à observer les souffrances des autres, du moment qu'elles restent loin de lui. Ces images équivoques sont les icônes d'un monde dominé par l'industrie du voyeurisme sans limite. ■ PHILIPPE DAGEN  
Troisième de la Gauche, Salon H, 64, rue de Valenciennes, 75019, 06-80-17-45-47. Du mardi au samedi de 14h30 à 19 heures. Jusqu'au 20 juillet.

### LIVRE

LA DANSE PROFONDE, DE LA CARCASSE À L'EXTASE  
Jerome Andrews

JEROME ANDREWS

**LA DANSE PROFONDE, DE LA CARCASSE À L'EXTASE**

Le titre de ce recueil de conférences données entre 1968 et 1980 par le chorégraphe et pédagogue américain Jerome Andrews (1908-1992), *La Danse profonde, de la carcasse à l'extase*, cible parfaitement son mouvement: du squelette et au delà, pour une métamorphose vibrante de tout l'être. Avec

cet amour du corps et ce coefficient maximum de vivant qui signent Jean de ce pionnier de la scène chorégraphique des années 1960 à 1980. Lorsque José Montalvo, qui fut son élève à la fin des années 1970, à Paris, où Andrews s'était installé en 1952, décrit ses cours, la magie écarte. Des tissus déployés, des flots de couleurs, et des danseurs. La sensation, selon Montalvo, de tomber «dans un tableau de Rubens».

Ce travail spécifique avec les tissus, et plus largement avec les objets, Andrews, qui fit ses apprentissages auprès de figures comme Martha Graham et Mary Wigman, toutes les deux partissantes d'un geste personnel et authentique, en fit l'un des moteurs de sa technique. Dans l'une de ces onze conférences autour de sa vision de la danse et de la pédagogie, prononcées en français, dans le cadre de l'atelier de peinture du chercheur Arno Stern, Andrews peint combien toucher, jouer, danser avec des étoffes ou des sangles, ouvre l'espace intime et corporel de chacun sans aucun artifice. Il glissait ensuite du tissu au travail avec un danseur pour reconstruire ce dialogue tactile libéré. «Tout change tout le temps, vous changez, je change. C'est ce changement, cette respiration, ce jeu que j'approche par le moyen des tissus.»

Lors de sa première intervention, Andrews définissait la danse «comme une recherche constante pour vivre, pour vivre un tout petit peu au contact avec une image intérieure que nous avons tous». Ces conférences, proches de conversations, témoignent d'une connaissance fine du corps et de l'humain qu'Andrews partage comme autant de leçons de vie. Elles sont publiées pour la première fois grâce aux éditions du Centre national de la danse, à Partin. ■ ROBERTA BOISSIAU  
La Danse profonde, de la carcasse à l'extase, de Jerome Andrews, éd. CND, 208 pages, 17 €.